

journal plein

d'humour et de bandes dessinées - mai 69

mensuel - 3 francs

# charlie

\* SIGH \*



n° 4

Dans le prochain  
numéro de  
**charlie**  
un nouvel  
épisode complet  
d' **ULYSSE**  
par  
**Lob et Pichard**

en vente partout à partir du 1<sup>er</sup> juin

**charlie**

Journal plein d'humour et de bandes dessinées  
mensuel - mai 69

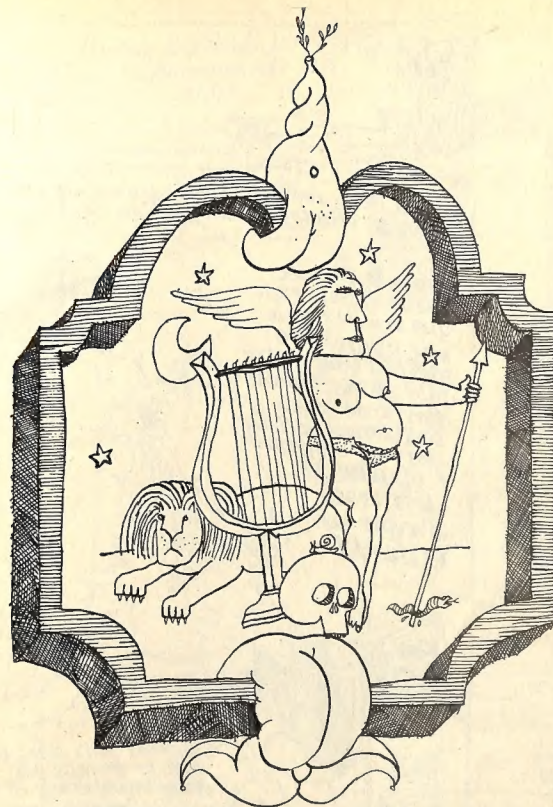
n° 4

**sommaire**

- 1 Willem: histoire de Zelda
- 22 Podium pour une vache espagnole
- 26 Wolinski: le bistrot d'Emile
- 27 Le journal de Delfeil de Ton (ill. Serre)
- 33 Schulz: peanuts
- 42 Mœbius: bonnes nouvelles
- 44 Gabriel de L'autrec: le bon roi Makoko (ill. Cabu)
- 45 Gébé: les escaliers
- 46 Jack Wohl: alphabète
- 48 Reiser: mon papa
- 49 Cavanna: le roi, pourquoi pas? (ill. Gébé)
- 55 Al Capp: Li'l Abner
- 64 Le courrier de Charlie



Directeur de la publication : Georges Bernier  
 Rédacteur en chef: Delfeil de Ton  
 Ange tutélaire : Cavanna  
 Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30.000 F  
 Siège social: 35, rue Montholon, Paris 9<sup>e</sup>  
 Tél. TRU. 66-90  
 Dépôt légal: 2<sup>e</sup> trimestre 1969  
 Imprimerie: Rotocalco Europa - Milano  
 Distribution : NMPP  
 Abonnement (12 numéros) : 30 F par an  
 Etranger: 35 F  
 Le numéro : 3 F  
 Imprimé en Italie



*Le Fils de Zelda*

*Willem*

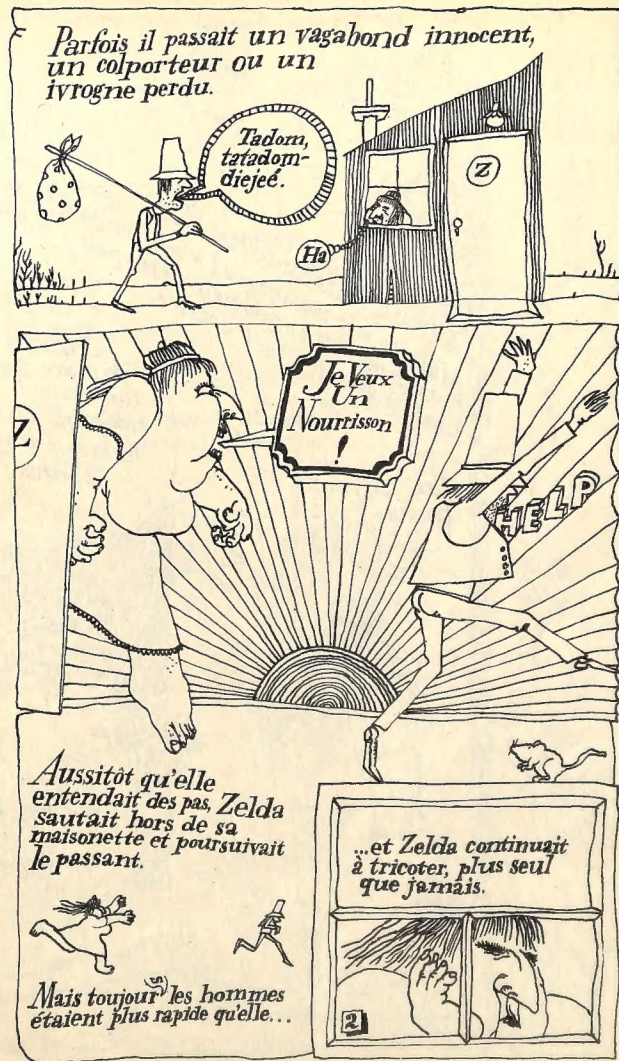




Près de la route de Rome demeurait une vieille tricoteuse, elle s'appelait Zelda.

Toute la journée elle ne faisait rien que tricoter et le soir, quand elle mettait une autre pile de vêtements d'enfants dans son armoire, Zelda souvent soupirait: Comme je désirerais d'avoir un enfant!

C'était son seul désir: elle ne pouvait pas s'endormir à cause de ça.



Parfois il passait un vagabond innocent, un colporteur ou un ivrogne perdu.

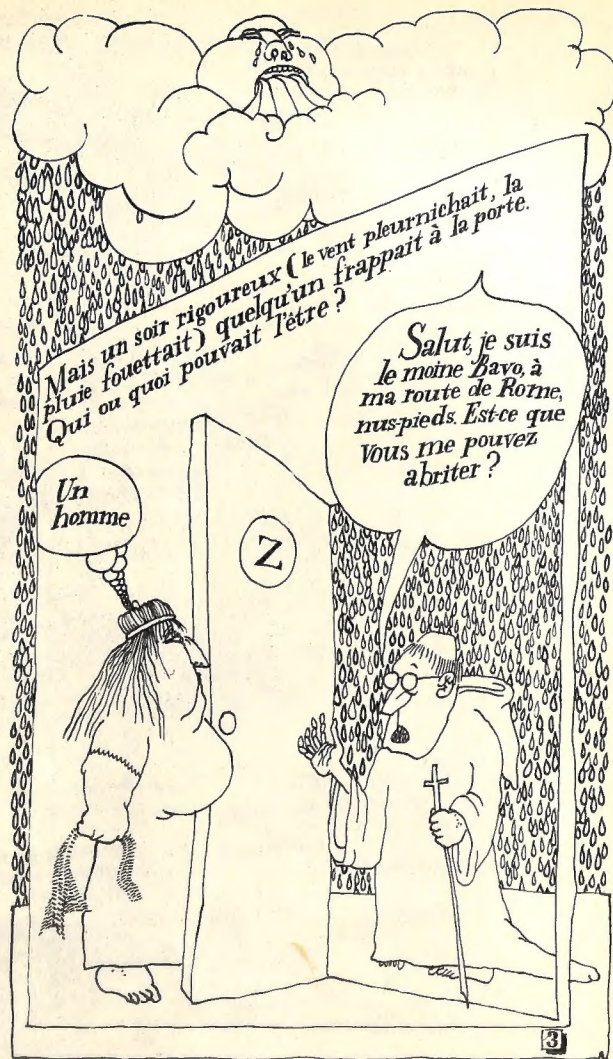
Tadom, tatadom-diejeé.

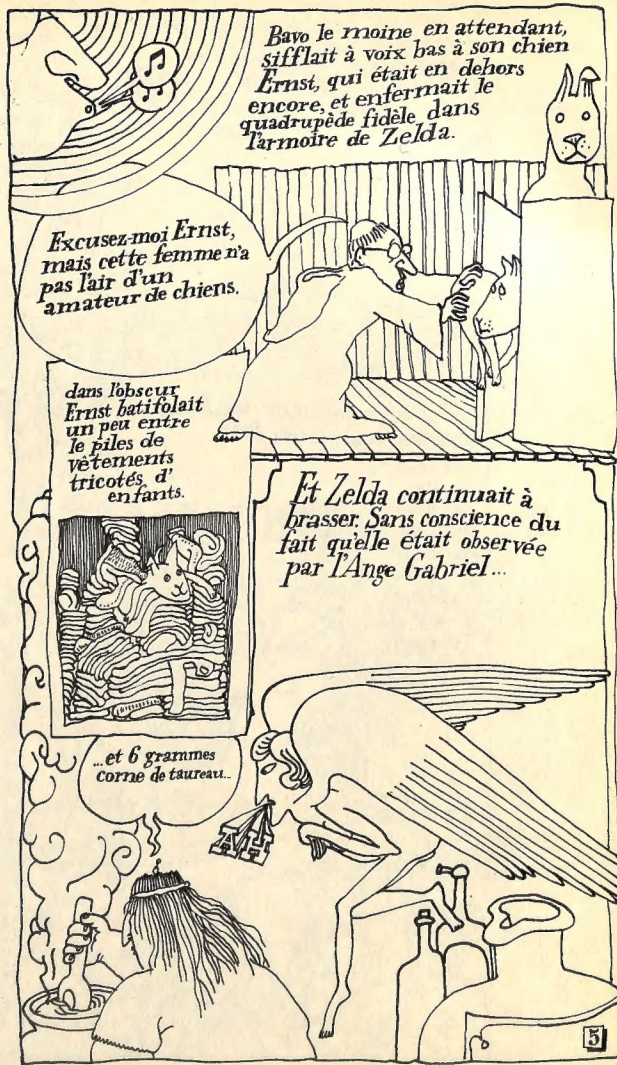
Ha

Aussitôt qu'elle entendait des pas, Zelda sautait hors de sa maisonnette et poursuivait le passant.

Mais toujours les hommes étaient plus rapide qu'elle...

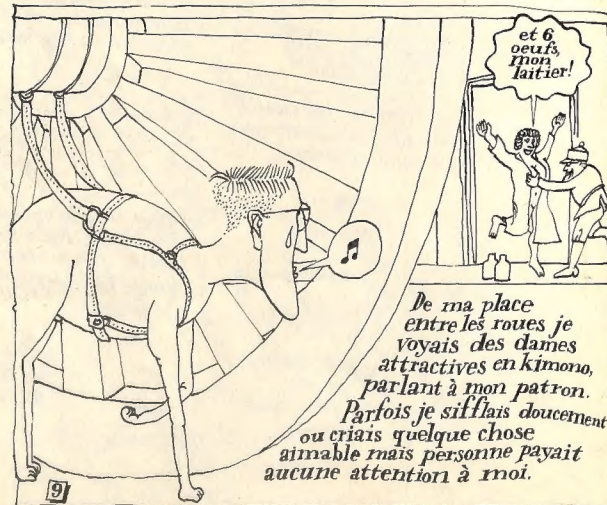
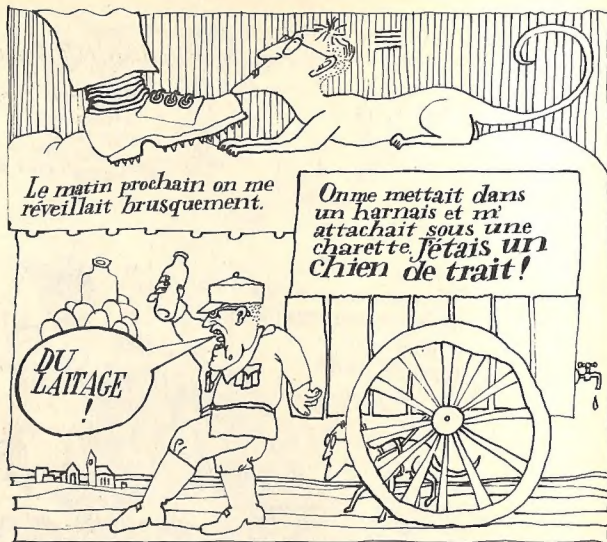
...et Zelda continuait à tricoter, plus seul que jamais.



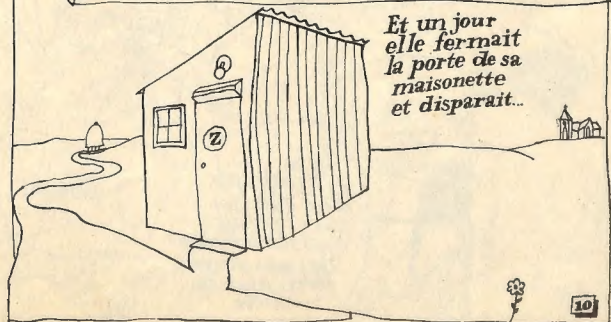
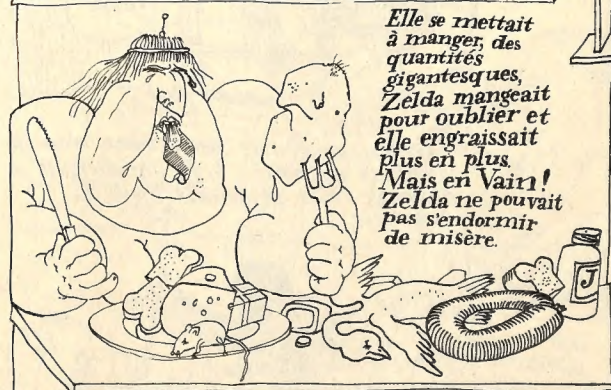
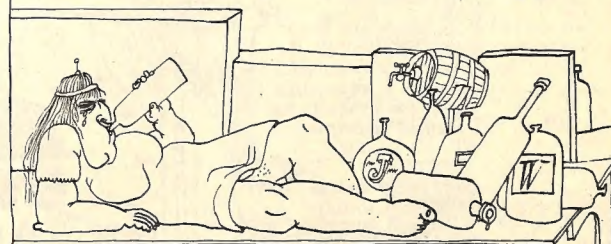


*Le boisson de Zelda était prêt et elle entrait dans le chambre avec la bouilloire à sifflet.*





*En ce temps Zelda déraillait, elle buvait de misère. Ne touchait plus de tricotage. Mais sa misère était trop énorme pour être noyée.*



Les nuits je dormais dans une baraque froide, entre les machines à traire.



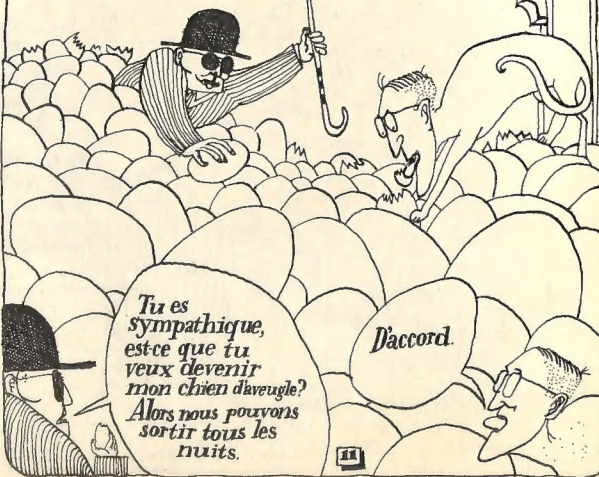
Un fois je me réveillais parce que quelqu'un me donnait un coup de pied

Regarde ou tu marches, con d'un chien!

Non

Je suis aveugle

Il était un pauvre cambrioleur aveugle, qui cherchait des oeufs. Je l'y conduisais et ensemble nous dévorions toute la provision.



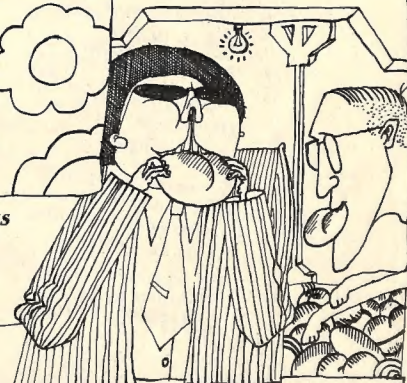
Tu es sympathique, est-ce que tu veux devenir mon chien d'aveugle? Alors nous pouvons sortir tous les nuits.

D'accord.

Les semaines suivantes j'avais une vie formidable. Les jours je me couchais, seul ou avec la femme du cambrioleur qui était aveugle comme lui et donc ne voyait pas de différence entre son mari et moi.



Et les nuits nous cambriolions: au boulanger pour y manger des croissants.

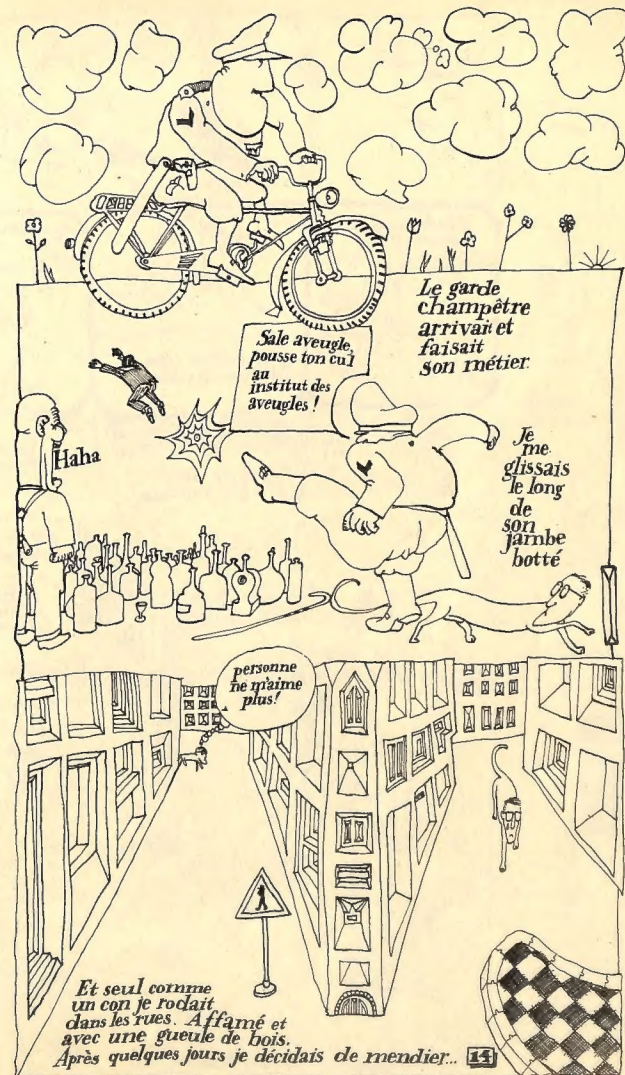


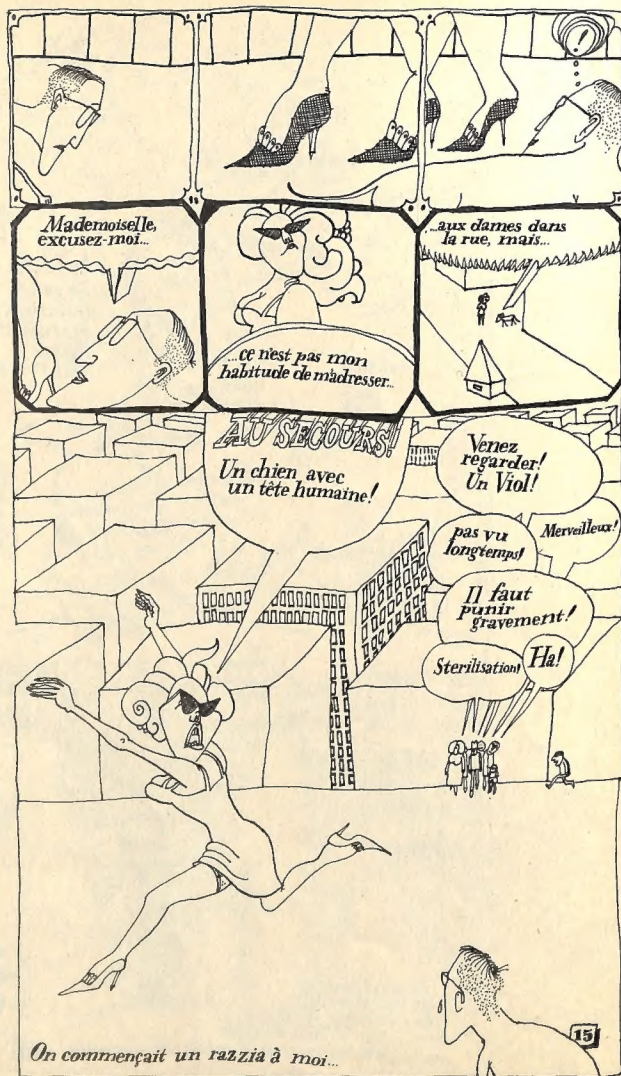
Au boucher pour prendre du foie, du coeur, du rognon et des cerveaux.



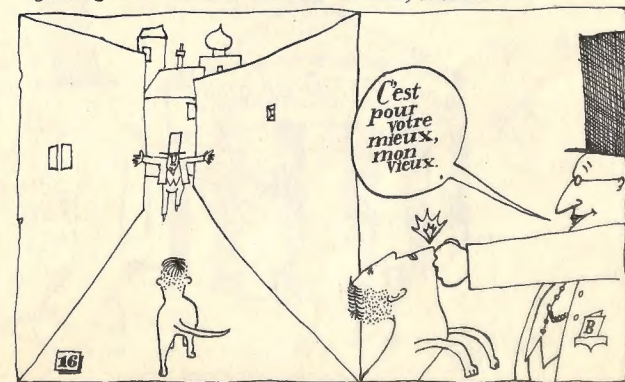
Ou au librairie pour y lire.

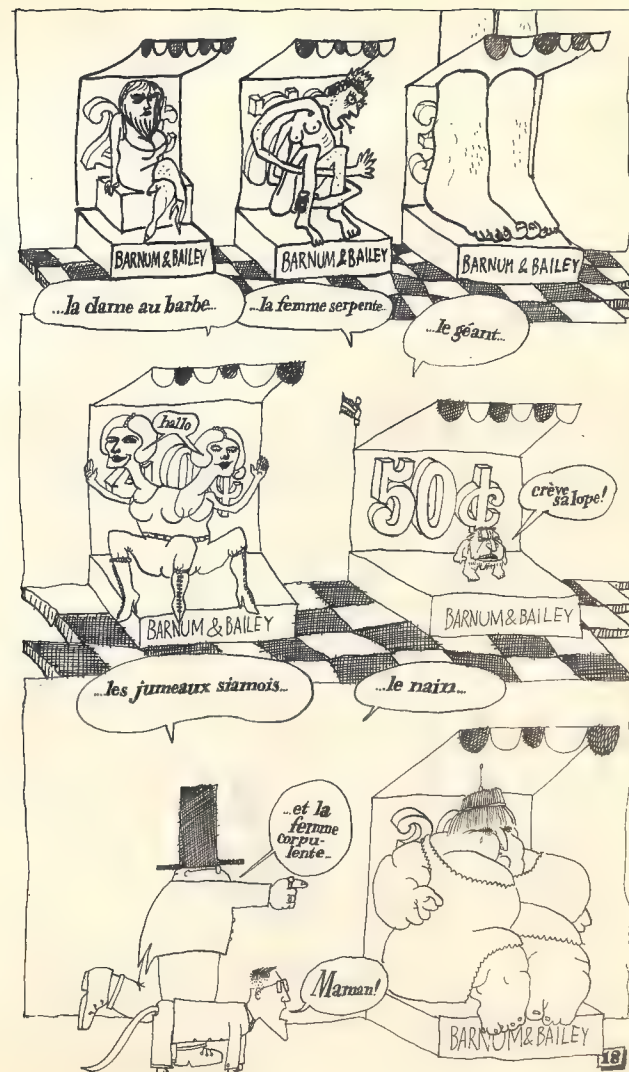


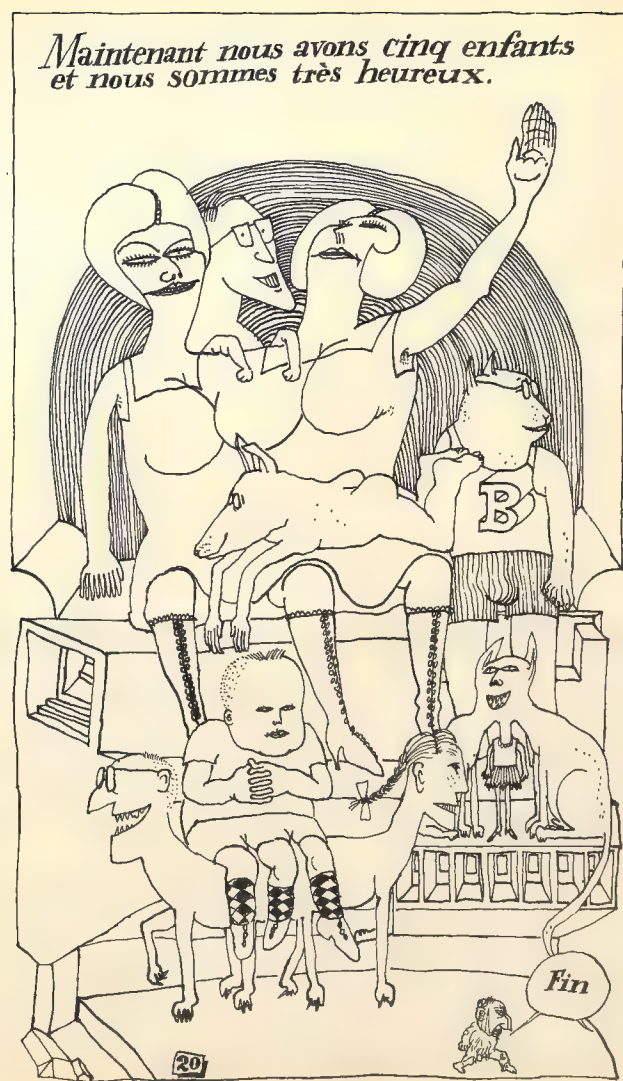
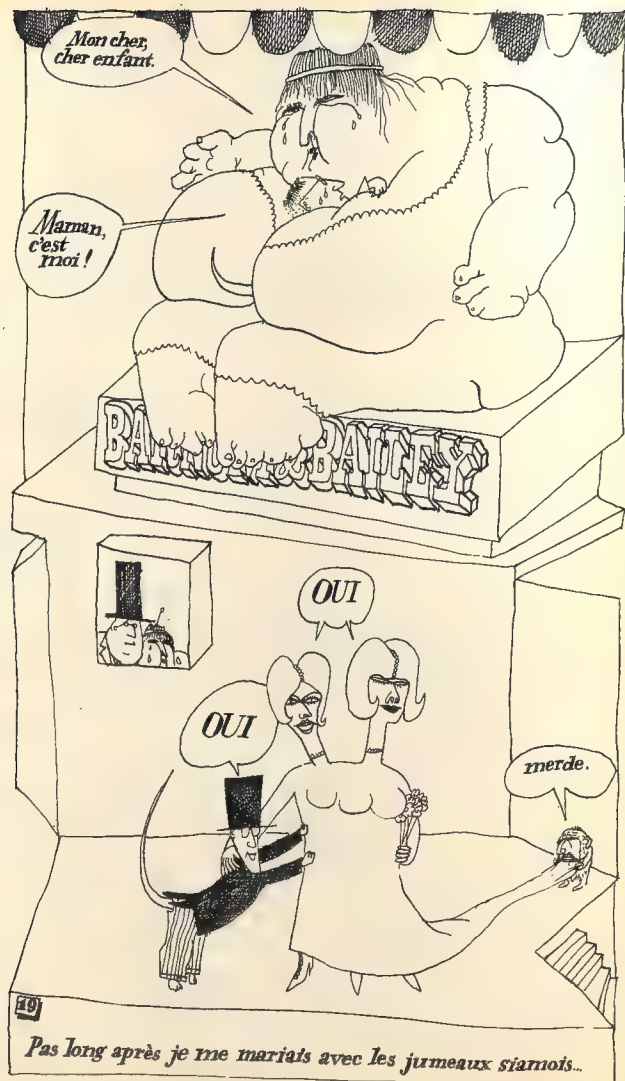




*Je me glissais dans une ruelle sordide, mais hélas...*









WOLINSKI  
POUR WILLEM

## PODIUM POUR UNE VACHE ESPAGNOLE

Histoire de rire, nous aimons bien rire, surtout très fort et après dix heures du soir, nous avons fait le pari de faire un hommage à Willem dans **Charlie**. « Et si tu nous faisais une page où tu nous raconterais ta vie, Willem? — C'est ça, raconte-nous ta vie, Willem! » Le lendemain, Willem était là, avec sa vie, précisant que c'était pour être intégré à l'hommage que nous allions lui faire. Il ne nous restait qu'une alternative: ou vexer Willem en lui avouant que nous nous étions payé sa tête en parlant de lui faire un hommage, ou continuer à nous payer sa tête et lui rendre l'hommage. En fin de compte, pourquoi vexer inutilement un copain?

Voici donc un hommage à Willem. Pourtant, Willem, contrairement à tous les auteurs de bandes dessinées, n'est pas un génie. D'abord, il ne met pas ses dessins dans des petits cadres. Ensuite, il fait plein de fautes de français. Au début, ça fait rire, après on s'aperçoit que ça ne suffit pas à entretenir le suspense, à créer l'insolite, à introduire le fantastique, à sublimer l'érotique, à contester le contestatoire, à balancer la balançoire, à s'intégrer dans les néo-structures de la figuration narrative, bref c'est banal et, somme toute, légèrement mèteque sur les bords sans être suffisamment étranger. En plus le graphisme n'est pas tellement évident, en plus le désespoir métaphysique n'est pas tellement angoissé, enfin l'Homme n'est pas tellement remis en question, là-dedans.

DDT



WILLEM, IL FAIT  
ENCORE PLUS DE  
FAUTES D'HORTOGRAPHE  
QUE MOI, ET PERSONNE



NE LUI  
DIT RIEN,  
IL PARAÎT  
MÊME QUE  
ÇA FAIT  
RIRE...



WILLEM  
RÉVANT  
D'AVOIR DES  
MOUSTACHES  
COMME CELLES  
DE SALVADOR  
DALI.

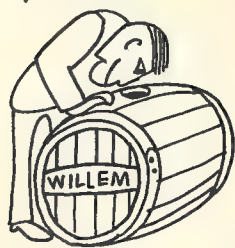
Pour Willem REISER



JE NE VOULAIS  
ÉPOUSER QU'UN  
CATHOLIQUE ALORS,  
TANT QU'À FAIRE,  
AUTANT ÉPOUSER  
UN CATHOLIQUE  
HOLLANDAIS

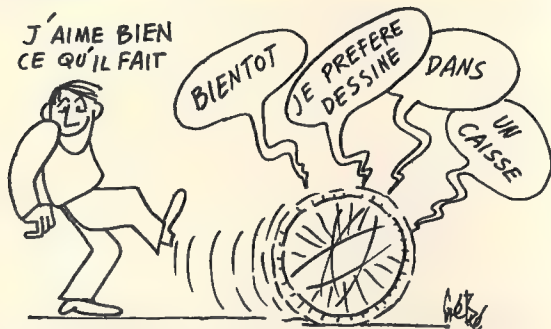
TOUS WILLEM  
REISER

J'AI VU DESSINER  
WILLEM



## PODIUM POUR UNE VACHE ESPAGNOLE

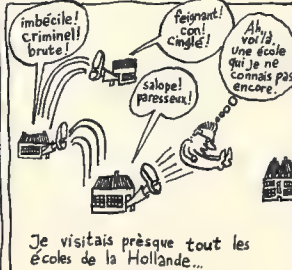
J'AI BIEN  
CE QU'IL FAIT



Il y avait un petit journal provo hollandais. Ça s'appelait « God, Nederland u. Orange ». C'est la devise de la Hollande. Ce petit journal, chaque fois qu'il paraissait, arrivait sous la porte de « Hara-Kiri ». C'était un hommage. J'y étais fort sensible. Je savais bien que le « Figaro », lui, ne le trouvait pas sous sa porte. Tant pis pour le « Figaro », ce n'est pas lui qui a découvert Willem. « God, Nederland u. Orange », c'était Willem, rédacteur en chef et collaborateur presque unique, avec Malsen son compère. Je ne peux pas vous montrer d'extraits de « G. N. u. O. ». C'est pas possible. On y voit la reine Juliana se faire..., parfaitement, et très vilainement, et aussi le petit Jésus se faire..., mais oui, et aussi le président Johnson se faire..., ouh la la! Bon. Vous voyez le genre. C'était sale, féroce, révolté, d'une violence inouïe. Du bête et méchant avec du piment rouge au cul. Et génial. « Hara-Kiri » publia ce qui était publiable à l'extrême rigueur. Du coup, Willem lâcha son moulin à vent à broyer les testicules et accourut à Paris. J'attendais un égorgeur. Je vis une vierge diaphane à longues moustaches blondes. Des yeux d'un bleu... Des joues roses. Non, je ne suis pas pédéraste, aucune tendance, même. Willem non plus. Bon. Je ne vais pas vous parler de l'art de Willem, de son message, tout ça. Vous lirez ça dans « Elle » quand Willem sera très célèbre et que « Elle » le découvrira. Willem dessine pour « Hara-Kiri » et pour « Charlie ». Il dessinera dans tous les futurs journaux de la maison. C'est comme ça qu'on est, nous. Tous les génies, on les truste, et merde pour les autres. Ils n'avaient qu'à les découvrir eux-mêmes.

cavanna

## LEVER, GLOIRE ET CHUTE



Je visitais presque tout les écoles de la Hollande...





## le journal de delfeil de ton

**Lundi 1er.** - Ce matin, je suis allé faire les commissions. Rentré bredouille. En effet, c'était lundi, jour où les commerçants sont fermés. Au retour, rencontré l'abbé Mardi. Il m'a demandé d'où je venais. Je le lui ai dit : des commissions. J'avais bonne mine, avec mon filet vide à la main.

**Mardi 2.** - Ce matin, aux commissions, une femme a voulu me chiper mon tour au marché. C'était chez le marchand de pommes de terre. Je lui ai dit ma façon de penser. Elle m'a traité de goujat.

J'avais pris deux kilos de pommes de terre. En les épluchant, j'en ai trouvé trois de pourries. Des pommes de terre nouvelles, prétendument. Demain, je les rapporte au marchand.

**Mercredi 3.** - Le marchand m'a repris mes pommes de terre. Il m'en a donné une en prime. Dans la vie, il faut savoir ne pas se laisser marcher sur les pieds. C'est à cela qu'on reconnaît les forts.

**Jeudi 4.** - Une lettre de la cousine de Tarbes, ce matin, au courrier. Le cousin de Tarbes est mort. Répondu que je n'y pouvais rien, en mettant de la sauce autour.

**Vendredi 5.** - Je me suis offert le restaurant, ce midi. La sole

était sèche et la tarte aux pommes trop sucrée. Tout cela m'a coûté douze francs. Je n'ai pas laissé de pourboire en sus du service. Ça leur apprendra. D'ailleurs je ne laisse jamais. En partant, j'ai fourré la serviette de table dans ma poche. Si on m'avait dit quelque chose, j'aurais dit que je croyais que c'était mon mouchoir.

**Samedi 6.** - Vers quatre heures, cet après-midi, on sonne. J'ouvre. C'était pour les statistiques. Des statistiques d'un genre très particulier, pour messieurs seuls. En fin de compte, on m'a proposé un abonnement pour des visites à domicile. C'était d'un prix exorbitant. Je l'ai dit. On était prêt à rabattre. Je voyais bien que de toutes façons on cherchait à m'estamper. J'ai invoqué la morale et j'ai chassé cet individu en le menaçant de mon parapluie. Ils sont culottés ! Mettre des casquettes à des employés pour venir vous proposer des choses de ce genre !

**Dimanche 7.** - Ce matin, à la messe d'onze heures, l'abbé Mardi a parlé des mauvais chrétiens qui se contentent de remplir scrupuleusement, à dates fixes, les devoirs extérieurs de la religion. Ils les a comparés à des abonnés. Dieu est amour, s'est-il écrié. On ne s'abonne

pas à l'amour ! On ne s'abonne pas à l'amour ! L'abbé tonnait, en disant cela. Les fidèles baissaient la tête. Moi, qui avais la conscience tranquille, je gardais la tête haute et j'en ai vu plus d'un qui rougissait. C'est égal, les gens sont vraiment des gogos.

**Lundi 8.** - Ce matin, je suis allé aux commissions. J'étais dans la rue, j'avais mon filet à la main, quand je me suis rappelé que les commerçants sont fermés le lundi. Pour me donner une contenance, je suis entré à la pharmacie, qui était ouverte. Devant moi, un monsieur achetait un sèche-cheveux électrique, d'un genre nouveau. C'est une calotte chauffante. Il y avait deux modèles : un qui se branche sur le secteur, l'autre à piles. On le met toutes les nuits, et on est toujours impeccablement coiffé. De plus, on dort beaucoup mieux avec la tête bien au chaud. On ne porte plus le bonnet de nuit de nos pères, disait le pharmacien, on a bien tort. Il paraît que la plupart des névroses modernes viennent de ce qu'on ne porte plus de bonnet de nuit. Bref, je me suis laissé tenter. Cette calotte était vendue trente-cinq francs. J'ai essayé de faire rabattre. Le pharmacien s'y est refusé mais il m'a donné un flacon d'un nouveau shampoing en prime.

## le journal de delfeil de ton

C'est un shampoing pour bébés, qui ne pique pas les yeux. On a toujours raison de réclamer. Si tout le monde faisait comme moi, la vie serait moins chère. Dès demain, je me lave les cheveux.

**Mardi 9.** - J'hésite à me laver les cheveux. J'ai bien peur que ce shampoing pique les yeux quand même, malgré tout ce que le pharmacien m'en a dit. Je me suis lavé les cheveux il n'y a pas deux mois. Ce serait râlant de se piquer de nouveau les yeux, simplement à cause de la curiosité que j'ai, d'essayer cette calotte. Le pharmacien m'a bien recommandé de ne m'en servir qu'avec des cheveux parfaitement propres, surtout la première fois. Sinon, je risquerais d'encrasser le mécanisme. Je lui ai demandé s'il n'y avait pas de risques d'électrocution, de choses comme ça. Il a été formel. Maintenant que j'y repense : c'est heureux !

**Mercredi 10.** - Eh bien ! je me suis lavé les cheveux et c'est merveilleux : les yeux ne m'ont pas piqué du tout. Quand je pense à toutes ces années que j'ai passées avec la tête sale... Le progrès est une bien belle chose quand il ne s'applique pas à toutes ces choses affreuses, les guerres, le cancer. Je me couche avec la calotte sur la tête.

**Jeudi 11.** - Ce matin, je me réveille avec la calotte sur la tête. Je me mets devant la glace pour la retirer, voir si je suis bien coiffé. Je l'ôte, quelle horreur ! Tous mes cheveux sont restés à l'intérieur de la calotte. J'ai le crâne comme un œuf. Je n'ai pas été long à être chez le phar-

macien. Il ne s'est pas ému pour si peu. Il a renvoyé la calotte à l'usine et le shampoing chez le fabricant. J'ai tempêté dans l'officine. Pour me calmer, et comme je risquais de m'enrhumer, le pharmacien m'a fait cadeau d'un chapeau-réclame. Il est en feutre d'excellente qualité. Simplement, il y a « Aspirine » écrit sur le ruban. Je changerai le ruban et ni vu ni connu.

C'est égal, on m'aurait dit hier que j'allais être chauve aujourd'hui ! J'ai mis mes cheveux dans un coffret de santal que je tiens de ma mère. Ils serviront à témoigner en cas de procès.

**Vendredi 12.** - Ce matin, je me suis levé du pied droit. J'allais poser mon pied gauche à terre, quand je m'aperçois qu'il est resté sur le lit. Il n'était plus au bout de ma jambe ! J'ai remis celle-ci sur le lit précipitamment. Mon pied est immédiatement venu s'y ressouder. J'ai relevé ma jambe avec précaution. Dieu merci, cette fois, mon pied a suivi !

**Samedi 13.** - Rencontré l'abbé Mardi cet après-midi, impasse Charles de Gaulle. Nous nous serrons la main, et voilà que la mienne lui reste dans la main ! Plus rien au bout de ma manche ! L'abbé m'a regardé avec stupefaction et vite il m'a rendu ma main. J'étais là, avec ma main droite dans ma main gauche, je ne savais que faire. Mais remplacez-la, me crie l'abbé. Je l'ai remplacée. Cela s'est fait aussi facilement qu'hier matin pour mon pied. Mais quelle émotion !

**Dimanche 14.** - Ce matin, à la messe d'onze heures, sermon par l'abbé Mardi. Il a comparé l'Eglise à un tronc humain, et

nos frères séparés à des membres. Mais nous faisons tous partie d'un même corps, s'est-il écrié, celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et meurt sur la Croix pour racheter tous les hommes !

**Lundi 15.** - J'étais couché. Je me gratte le pied de la main droite. Je sens mon pied qui me quitte. Aussitôt après, c'est ma main. Je me recule avec horreur jusqu'à la tête du lit. Là-bas, mon pied et ma main étaient autonomes, l'un grattant l'autre, et l'air parfaitement heureux. Je sentais la panique me gagner. J'ai su, Dieu merci, me raisonner. Ils n'allaient tout de même pas me manger. M'approchant précautionneusement, je me suis emparé de ma main que j'ai remise en place. Elle tenait toujours mon pied. Dans ma hâte, voilà qu'en pliant ma jambe, j'attrappe une crampe ! J'ai crié de douleur. Quelqu'un m'aurait vu, hurlant avec mon pied à la main, il me prenait sans doute pour un maniaque ! Enfin tout s'est arrangé. Mais quelle vie je mène !

**Mardi 16.** - Ce matin, en faisant les commissions, il y avait la queue chez le crémier. Il m'a semblé, un bref instant, que ma tête oscillait sur mes épaules. Craignant qu'elle ne tombe, j'ai pris garde à me mouvoir avec précaution. Derrière moi, une femme m'a traité d'empoté, assez haut pour que je l'entende. Je voudrais l'y voir.

**Mercredi 17.** - L'abbé Mardi est venu me voir. Machinalement, nous nous serrons la main, et voilà que nos deux mains nous quittent et tombent à terre, se serrant l'une l'autre ! L'abbé a eu un mouvement de recul et il

a fait un grand signe de croix. Quant à moi, j'ai ramassé ma main et j'ai tendu la sienne à l'abbé. Mon sang-froid lui a fait impression, je m'en suis bien aperçu.

Justement, il venait voir où j'en étais avec mes membres. Il a été fixé. La bouteille de chartreuse était vide. Il fallait en déboucher une autre. J'ai tendu le tire-bouchons à l'abbé. Il ne s'est pas dégonflé mais j'ai vu qu'il priait avant de tirer le bouchon. Celui-ci est venu facilement, et la main est restée en place. Nous avons échangé un regard com-  
plice.

**Jeudi 18.** - Suis passé chez le pharmacien. Il m'a rendu ma calotte chauffante. Elle a été portée par deux essayeurs, sans incident. Quant au shampoing, on ne décèle à l'analyse que les microbes habituels. Il m'a conseillé d'aller voir un médecin. Il fera chaud quand j'irai ! Après ce que j'ai gagné à aller chez lui. L'abbé Mardi est de mon avis. Il dit qu'il faut espérer en la clémence divine. Monsieur de Ton, m'a-t-il dit, nous sommes soumis à une épreuve, voilà le vrai.

**Vendredi 19.** - Je revenais des commissions. J'avais mon chapeau neuf sur la tête. J'allais le retirer quand j'ai senti que ma tête venait avec. J'ai donc passé la journée avec mon chapeau sur la tête. Pour me coucher, je vais passer un ruban tout autour, que je nouerai sous mon menton. Ainsi ne risquerai-je pas de le perdre en dormant, et ma tête avec par la même occasion.

**Samedi 20.** - Mangé du pain ras-sis aujourd'hui. Il faisait grand

vent et j'avais peur, si je sortais, que mon chapeau ne s'en vole en emportant ma tête. Et je ne pouvais quand même pas aller dans la rue avec ce ruban. Les enfants auraient crié à la chienlit.

**Dimanche 21.** - Le vent est tombé, aujourd'hui. Ne pouvant assister à la messe avec mon chapeau sur la tête, j'ai décidé de tenter l'épreuve. Je me suis donc mis devant la glace et j'ai retiré mon chapeau à tout petits coups, avec mille précautions. Voyant que j'avais réussi à le soulever de cinq centimètres sans que ma tête fasse seule-  
ment mine de vouloir bouger, je n'ai pas hésité à le retirer d'un coup sec. Plaisir de me voir souriant, tête nue, bien entier.

Je suis allé à la messe d'onze heures. C'était l'abbé Mardi qui devait faire le sermon. Il est monté en chaire et qu'elle ne fut pas la surprise de l'assistance des fidèles en le voyant apparaître avec son chapeau rond sur la tête ! Il avait noué un ruban par-dessus, qui lui passait sous le menton. Mes chers frères, commença-t-il, j'ai mal aux dents. Moi qui savais à quoi m'en tenir, je trouvais qu'il exagérait de mentir au cours d'un sermon. Mais son éloquence, par la suite, m'a fait perdre cette prévention. L'abbé, en effet, fut éblouissant. Il compara le Christ à la main secourable de Dieu. Dieu nous avait tendu cette main. Nous l'avions prise et nous l'avions clouée. Il nous aurait tendu sa tête, bande de salopards, vous l'auriez prise et vous l'auriez clouée aussi ! Sous l'injure, l'assistance des fidèles accusa le coup sans rien dire. Mais déjà l'abbé reprenait : seu-

lement, Dieu pouvait nous donner ses deux mains, ses deux pieds, sa tête s'il voulait, et nous pouvions bien les lui clouer si nous voulions, rien de plus facile pour lui que de les remettre en place. Quelqu'un en doute ? s'écria l'abbé. Personne, apparemment, n'en doutait. Je me suis demandé si je ne devais pas faire le compère. J'aurais dit que j'en doutais. L'abbé aurait brandi sa main et l'aurait remise à son bras. Cela aurait pu amener des conversions. S'il avait voulu cela, il m'en aurait parlé avant. Je me suis donc abstenu.

**Lundi 22.** - Aujourd'hui, l'abbé est venu me rendre visite. Il avait son chapeau attaché sur sa tête. Je lui ai dit : alors, toujours mal aux dents, l'abbé ? Il m'a avoué la vérité. Je lui ai dit que je la connaissais. Encouragé par moi, il a retiré son chapeau, précautionneusement. Sa tête semble tenir bien sur ses épaules.

Il était venu me montrer le journal « La Croix » qui venait de paraître. On y parlait de son sermon d'hier. Il paraît qu'il est le premier prédicateur à avoir apostrophé les fidèles en argot. Un père dominicain, dans un long article, voit là, pour l'éloquence sacrée, le moyen de se replacer dans le mouvement du siècle. L'abbé nous en avons oublié qu'il était imprudent de nous serrer la main. Eh bien, il ne nous est rien arrivé.

**Mardi 23.** - Tempête, aujourd'hui. J'ai préféré rester à la maison, de crainte de perdre quelque chose dans la tourmen-



Serge -

## le journal de delfeil de ton

te. Vu passer, sous mes fenêtres, un homme qui avait amarré sa tête sur ses épaules par des courroies passées sous ses aisselles. Cela m'a donné à penser. On se croit toujours tout seul.

**Mercredi 24.** - L'abbé est venu. A peine entré : regardez, m'a-t-il dit. Il a pris sa tête à deux mains par les oreilles, il l'a soulevée d'un geste sec d'une vingtaine de centimètres et l'a remise en place. Et cela plusieurs fois de suite, très vite. Sa tête, quand elle était en l'air, tirait la langue. C'était très amusant. L'abbé voulait que j'essaye. Je n'ai pas osé. Et ça, a-t-il continué, vous pouvez le faire ? Il sautait en l'air et ses pieds restaient par terre. Puis il retombait dessus. Ça ne fait rien, Dieu est grand, a dit l'abbé.

**Jeudi 25.** - Je me couche vanné. Demain, j'irai voir l'abbé au presbytère. Je crois que je vais l'étonner.

**Vendredi 26.** - Je suis arrivé au presbytère avec mes pieds qui couraient devant moi. La gouvernante de l'abbé s'est signée en les voyant. J'ai montré à l'abbé tout ce que j'arrive à faire. Il m'a dit : laissez-moi m'entraîner et revoyons-nous demain.

**Samedi 27.** - Nous mettons au point un numéro de duettistes. L'abbé parle de nous exhiber dans des music-halls !

**Dimanche 28.** - Ce matin, à la messe d'onze heures, l'abbé Mardi monte en chaire pour son sermon. Il arrive en haut du petit escalier qui y mène, le voilà qui perd l'équilibre et qui dévale jusqu'à terre où il se brise en

plusieurs morceaux. Aussitôt, une foule nombreuse fait cercle autour de lui. J'essaye en vain de m'approcher. J'aperçois, au hasard des mouvements des gens qui me précèdent, les membres épars de l'abbé répandus tout autour de sa soutane à moitié vide. Je dis qu'il faut les rassembler, les remettre en place. On me répond qu'il faut attendre le docteur. Le docteur ! Comme si les docteurs pouvaient quelque chose à ce qui arrive à l'abbé. C'est aussi un docteur qui a inventé la calotte qui m'a fait perdre mes cheveux. En fait de docteur, ce sont des infirmiers qui sont arrivés. Ils ont ramassé l'abbé et ils l'ont emporté en vrac sur une civière. Un vrai massacre. J'ai vu la tête de l'abbé, au moment où on le mettait dans l'ambulance. Elle était tombée la première. L'abbé n'était pas remis de son étourdissement.

**Lundi 29.** - Je suis allé voir l'abbé Mardi à l'hôpital. On ne m'a pas laissé le voir. J'ai demandé comment il allait. On m'a répondu qu'on allait lui greffer ses membres ce soir. Lui greffer ! J'ai demandé à parler au chirurgien. A quel titre, m'a-t-on demandé. J'ai dit que j'étais un ami de l'abbé. Ça ne suffisait pas. Alors j'ai raconté ce qui nous était arrivé, le numéro de music-hall que nous mettions au point. J'ai proposé de faire courir mes pieds, là, tout seuls, dans le couloir de l'hôpital. Ou de faire marcher mes mains au plafond. A la façon dont on commençait à me regarder, j'ai préféré m'en aller.

**Mardi 30.** - L'abbé repose. Interdiction de le voir. L'opération se serait fort bien passée. J'ai dit :

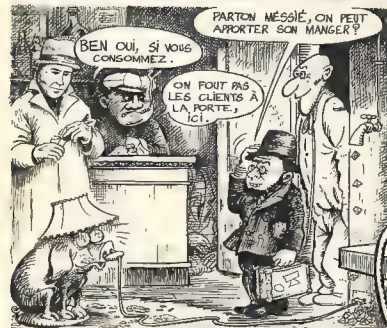
parce que vous l'avez vraiment opéré ? On m'a encore regardé avec le même drôle d'air. Je n'ai pas insisté. L'abbé pourrait se lever demain.

**Mercredi 31.** - Les niais. Les pauvres niais ! Ils ont greffé le pied droit de l'abbé à sa jambe gauche et réciproquement le pied gauche à sa jambe droite. Pour conserver l'équilibre, l'abbé est obligé de croiser les jambes l'une devant l'autre, au risque de se les emmêler à chaque pas. Il craint de ne plus pouvoir monter en chaire, il envisage de parler depuis le maître autel. Je ne sais pas, mais il me semble qu'un sermon de l'abbé Mardi sans qu'il soit monté en chaire, ce ne sera plus vraiment un sermon de l'abbé Mardi.

Grâce à la soutane, la démarche de l'abbé ne se remarque encore pas trop. Seulement, croiser les jambes l'une devant l'autre le raccourcit de vingt bons centimètres et il ne peut pas rester ainsi s'il veut conserver son autorité sur les enfants du catéchisme. Comment faire ? C'est que, comme dit l'abbé, plus question de s'amuser à changer ses pieds de place, maintenant. Ils sont greffés solidement. C'est une grande épreuve que le Bon Dieu m'envoie là, mon pauvre monsieur de Ton, et je ne vois pas où il veut en venir dans Sa Sagesse. Quant à moi, j'ai décidé de réduire mes activités et de mener une vie ralentie. Tout, plutôt que de risquer un accident, moi aussi, et de me retrouver aux mains de ces gens-là. Car qui sait ce qu'ils seraient encore capables d'inventer !

# LE BISTROT D'EMILE

WOLINSKI

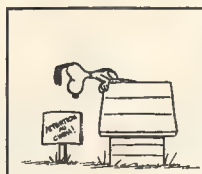


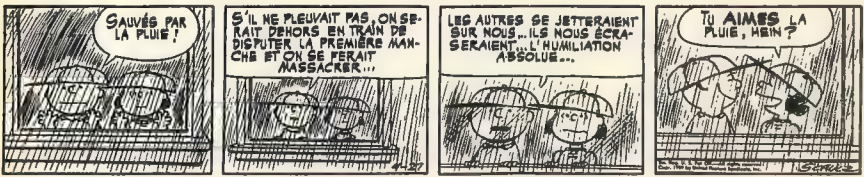
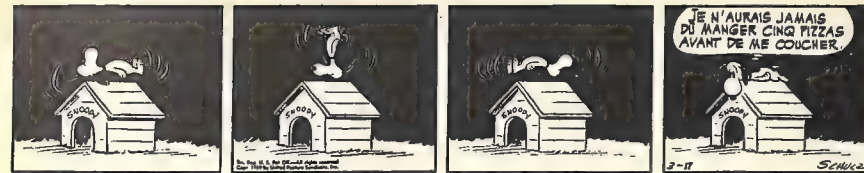
Les Peanuts sont publiés, à raison d'une bande par jour, dans un grand nombre de journaux américains. Depuis le numéro 1 de Charlie nous vous présentons une sélection des meilleures bandes de l'année 1959. Pour la compréhension de certaines bandes que nous présentons ce mois-ci, il faut savoir que le soir du 31 octobre, veille de la Toussaint, les enfants des pays anglo-saxons célèbrent la fête d'Halloween. Selon les vieilles traditions folkloriques, la nuit d'Halloween passe pour être celle de toutes les sorcières et de tous les maléfices. Les enfants se déguisent, s'ingéniant à se faire les têtes les plus horribles possibles, creusant des yeux, un nez, une bouche, dans des citrouilles vidées de leur contenu et qu'ils éclairent de l'intérieur. Ensuite, affublés de leurs inquiétants oripeaux, ils s'égayent dans les rues et vont terroriser les braves gens qui leur donnent des sous ou des sucreries pour avoir la paix. Linus, lui, a décidé qu'en plus une « Grande Citrouille », tout droit sortie de son imagination, apporte des jouets aux enfants sages le soir d'Halloween. Il est bien le seul à se le figurer, et les autres ne se font pas faute de se moquer de lui. Tous les ans, à cette époque, Schulz brode des variations sur ce sujet. De même que quelques semaines plus tard il ne manque pas, en compagnie de Schrader, de célébrer l'anniversaire de Ludwig van Beethoven...

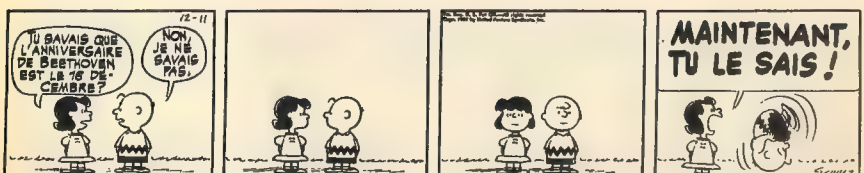
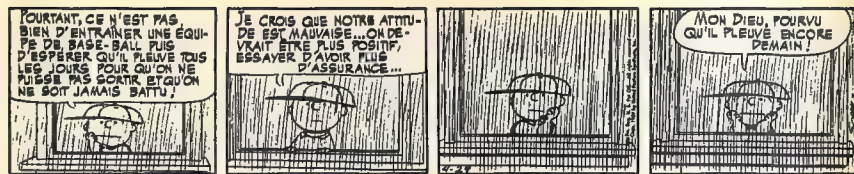


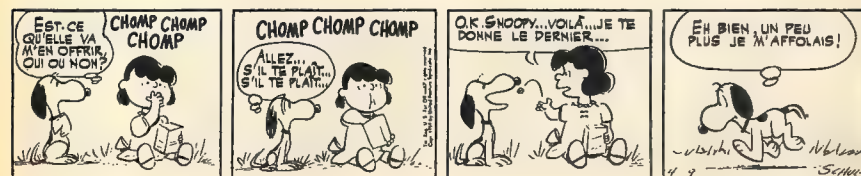
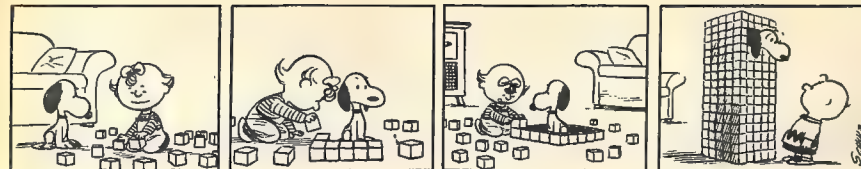
Charles M. Schulz

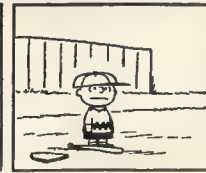
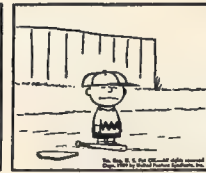
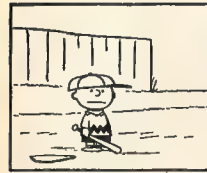
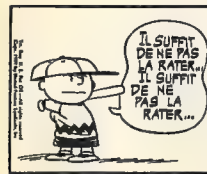
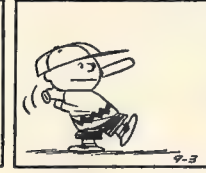
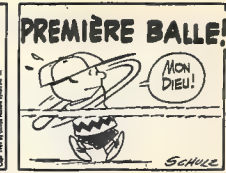
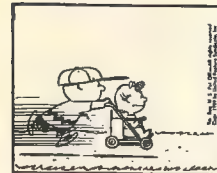
# PEANUTS



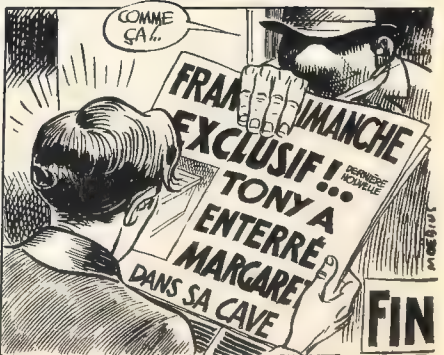
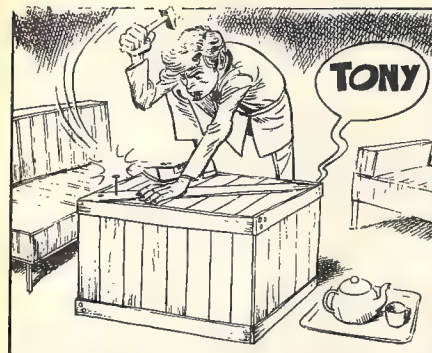


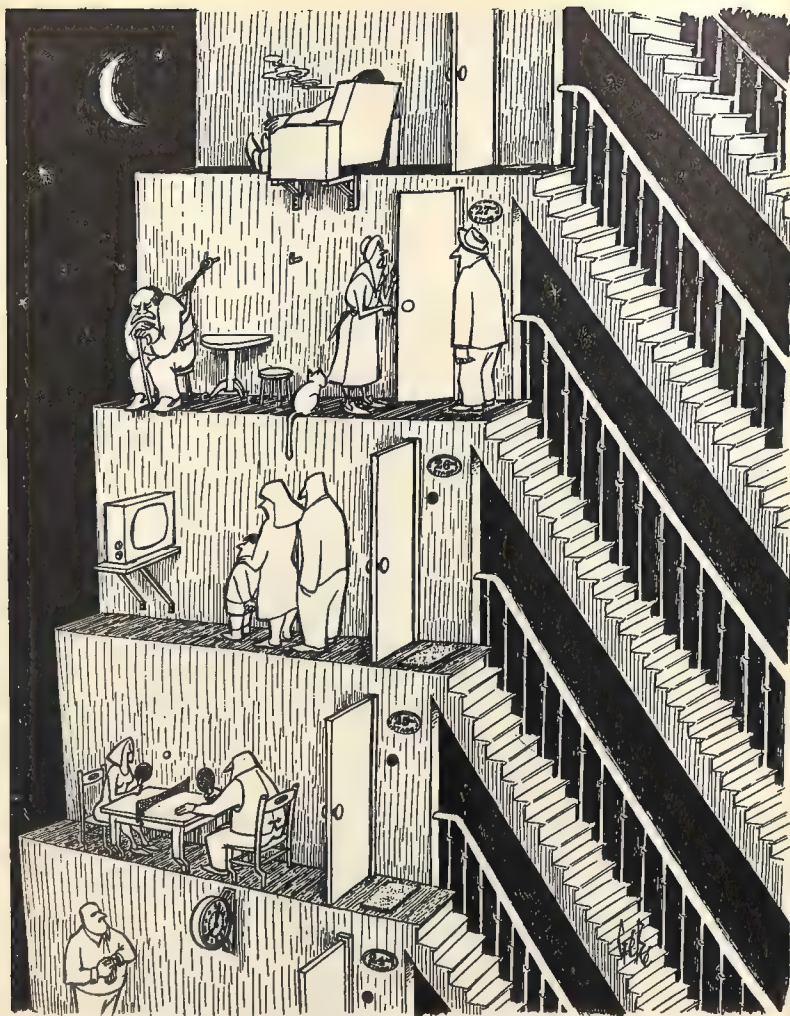






# BONNES NOUVELLES





— Ah non, Monsieur, ce n'est pas ici. Vous vous êtes trompé d'étage.

*Gabriel de Lauroc,  
c'est l'humour 1900  
dans toute sa splen-  
deur. Si on ne veut  
pas se mettre en  
colère bêtement, il  
vaut mieux aimer.  
Ou alors lire autre  
chose.*



## Le bon roi Makoko

Le personnage le plus sympathique avec qui je me sois jamais rencontré, me dit mon ami Tom Joë, est certainement le roi Makoko. Il régnait sur un groupe d'îles océaniques où le hasard d'un naufrage me fit aborder un jour. C'était un bel homme, vêtu, jours de semaine ou dimanches, invariablement, d'une longue redingote noire et de lunettes roses. Il avait au cou un collier fait de dents humaines, car il était naturellement anthropophage, comme tout roi nègre qui se respecte. Mais sa moralité était au-dessus de tout soupçon. Je pourrais vous en donner des exemples admirables.

Le premier jour que j'eus l'honneur d'être reçu par lui, il me demanda poliment ce que je voulais boire.

— Du lait, sire, fis-je modestement.

— Quoi donc? s'écria le roi, vous ne buvez que du lait? Du lait humain, tout au moins?

— Non, sire. Aucun homme, aucune femme ne m'a jamais nourri de son lait. Mais j'ai une maladie du pyllore, et je ne bois que du lait, du lait de vache, par exemple.

— Très bien, dit le roi. Vous êtes mon hôte.

— Sire, vous en êtes, un hôte, répondis-je pour ne pas être en reste de politesse.

— Or ça, continua-t-il, qu'on aille querir mon grand chambellan.

Le grand chambellan était le frère de lait du roi, qui, en cette qualité, l'avait chargé du soin de ses vaches.

Il s'appelait Arthur.

— Arthur, dit le roi, dès qu'il parut, veuillez, en vertu des pouvoirs souverains qui vous ont été octroyés par la constitution du royaume, faire amener par devers nous les vaches noires de notre verger et les faire traire incontinent.

Arthur s'avança d'un geste noble; il dégaina son épée et la tendit au roi, du côté de la poignée, pour qu'il ne se blessât point.

— Sire, dit-il, j'aime mieux rendre mon épée à Votre Majesté que de lui avouer la vérité sinistre: vos six vaches noires sont mortes, cette nuit même, de la clavelée!

— Il est donc impossible de les traire, repartit le roi.

— On pourrait peut-être, proposa le grand chambellan, traire les six autres vaches, les blanches, celles qui ne sont pas mortes.

— La traite des blanches, Monsieur? Jamais! répondit le roi avec majesté.

**Gabriel de Lauroc**

*(extrait des « Veillées du Lapin Agile ». Édition Française Illustrée.)*

TU N'ES PAS FAITE  
POUR LES DANSES  
MODERNES,  
HORTENSE.

H H

REPENTEZ-VOUS,  
MES FRÈRES,  
CAR LES TEMPS  
SONT PRO-  
CHES!

WXY

TA MÈRE TE DONNE  
RIEN À MANGER?

T T

D'ACCORD, MARCEL,  
JE T'AVAIS DIT QUE  
TU N'AVAIS PAS LES  
PIEDS SUR TERRE.  
MAIS C'ÉTAIT SEULE-  
MENT UNE EXPRES-  
SION!

MM

CETTE PAUVRE  
DIANE EST DE-  
VENUE BIEN  
POPOTE.

dd

OU TU SUIS  
UN RÉGIME,  
OU ON FAIT  
CHAMBRE  
À PART.

O o

SI T'ES  
PAS  
D'ACCORD,  
JE M'EN  
VAIS.

O K

ALPHABETE

JACK WOHL

FERME TA  
GRANDE  
QUEULE,  
CHARLIE.

CC

AU FAIT, QUELS  
SONT LES STA-  
TUTS DE NOTRE  
SOCIÉTÉ?

2,4,6,8

ALBERT!!!

A A

C'EST PAS  
LA PEINE DE  
LA RAMENER  
PARCE QUE  
T'ES EN  
CLASSIQUE!

IV 4

REGARDE!  
UN JUIF!

$\frac{1}{2}$  50%

CAMARADES,  
COMMENT POU-  
VEZ-VOUS DIRE  
QUE MON VOYA-  
GE EN AMÉRIQUE  
M'A POURRI?

USSR

T'ES MON  
HEROS!

!!

JE CROIS QUE J'AI  
TROUVÉ UN TRUC  
POUR ÉVITER LES  
ENCOMBREMENTS

IT

JACK WOHL...  
©1967 by United Feature Syndicate, Inc.



**Si vous avez 4 francs à foutre en l'air...**

# APRES DE GAULLE LE ROI POURQUOI PAS ?

*A l'heure où nous mettons sous presse, nous ne connaissons pas les résultats du référendum. Cependant, même si le général de Gaulle était amené à se retirer, nous savons que des hommes courageux se dévoueront pour assumer sa succession. Cavanna est allé interroger l'un d'eux, le Comte de Paris, prétendant au Trône de France. Ce que nous vous présentons là, c'est un document historique.*

Dès le premier contact, le Comte de Paris s'affirme comme un homme prêt à toutes les éventualités : je l'ai trouvé campant sur le trottoir, à Versailles, juste en face de la porte du Château, entouré de sa petite famille (onze enfants au dernier recensement). Jour et nuit, un prince du sang, l'oreille collée au sol, guette la voix du peuple. Au premier appel, on fonce. Il n'y a que la rue à traverser.

Comme bien l'on pense, il est extrêmement difficile d'approcher le futur roi de France. Ce n'est qu'en me faisant passer auprès du Grand Chambellan pour le payeur des Allocations Familiales que j'obtins d'être introduit sur-le-champ auprès du Prétendant.

Henri VI me reçut avec une sim-

PLICITÉ toute royale, je dirai même avec un certain empressement. Si la chaleur du premier instant évolua vers une cordialité plus nuancée lorsque j'eus tiré de ma poche mon calepin et mon stylo, il n'en reste pas moins que j'avais reçu l'impression ineffaçable que vous donne la rencontre de quelque chose d'immense et d'éternel. Henri VI, c'est plus qu'un homme, c'est plus qu'un roi : c'est deux mille ans d'Histoire qui me tendaient la main et m'empruntaient mille francs.

Il me dominait du haut de l'estrade royale. Quatre petits pages (trois étaient les rejetons des plus illustres noms de France et le quatrième un vieillard unijambiste pris au foyer des vieux du Kremlin-Bicêtre) tenaient les

montants d'un dais de pourpre et d'or. Derrière le roi, l'étendard fleurdelysé pendait à un fil, retenu par deux pinces à linge. « C'est fou ce qu'on peut salir de mouchoirs, avec ces temps à grippe », me confia le roi. Assis sur un tabouret de cuisine — le trône avait un pied trop long, on était en train de le raccourcir — il était imposant comme savent l'être les rois partout où ils s'assoient. Un ouvrier plombier lui vissait la couronne sur la tête. Une manucure limait l'ongle de l'index du sceptre : « Il m'écorchait la muqueuse nasale », devait me dire le roi lorsque nous fûmes devenus plus intimes.

Très ému, je commençai :

— Monseigneur...

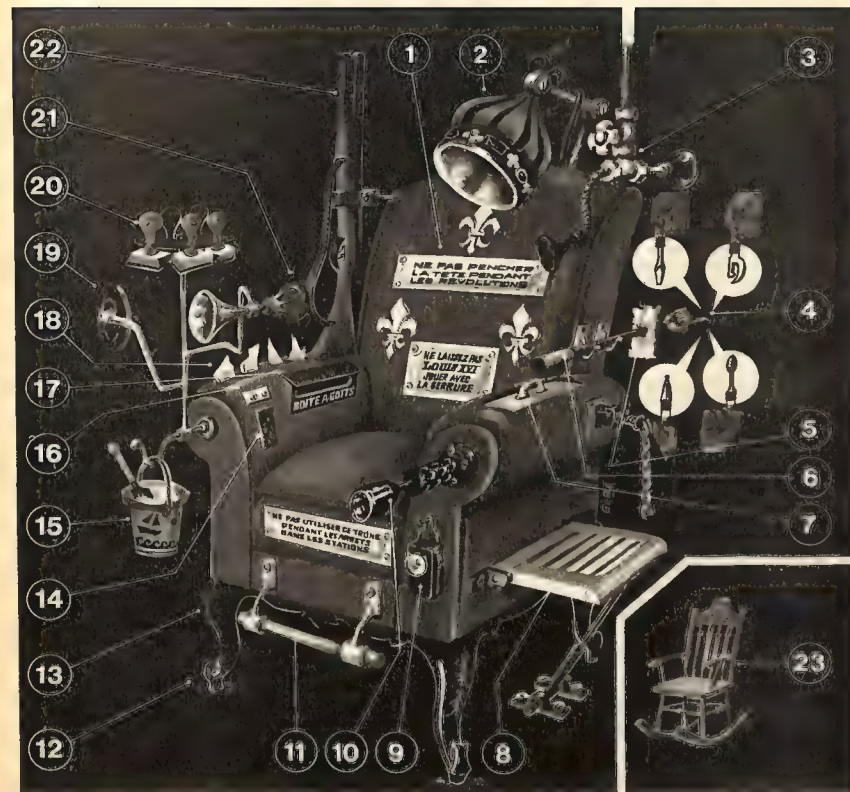
Le prince m'interrompit avec

(suite page 52)

# APRES DE GAULLE LE ROI POURQUOI PAS ?

C'est sur cet auguste siège que le futur Roi viendra solennellement s'asseoir après la cérémonie du couronnement, pour n'en sortir qu'au jour de ses funérailles. Sans avoir à se déplacer — ce qui équivaldrait à une abdication — le Roi trouvera toujours à portée de sa main les plus ingénieux accessoires que le confort moderne puisse offrir à un monarque.

- 1 Jeu de plaquettes indicatrices réglementaires rappelant les règles en usage sur les trônes.
- 2 Couronne royale-sèche-cheveux.
- 3 Dispositif mixte douche-cornet acoustique. Un robinet permet de passer de la douche à l'audition des dénonciateurs.
- 4 Doigt de sceptre amovible. A volonté, le Roi peut lui substituer : un tournevis (pour revisser les pieds du trône) ; un ouvre-boîte ; une pointe Bic ; un coton-tige à récurer les oreilles.
- 5 Plaque de zinc servant d'arrêt au cas où le Roi se fourrerait imprudemment le doigt du sceptre dans l'œil.
- 6 Sceptre à bout filtre écartant tout risque de cancer du sceptre.
- 7 Bain-marie électrique incorporé dans l'accoudoir et conçu pour recevoir la gamelle du Roi. Ainsi, même pendant un long Conseil des Ministres, le Roi pourra manger chaud.
- 8 Strapontin à favorites.
- 9 Boîtier Wonder servant à l'ouvreuse chargée d'introduire auprès du Roi la favorite de nuit.
- 10 Lancemaërde pour humilier les grands seigneurs trop arrogants. La simple manœuvre d'un petit robinet by-pass transforme instantanément le lancemaërde en lance-grâce.
- 11 Barre permettant au Roi de lever les pieds lorsque la femme de ménage balaye sous le trône.
- 12 Soufre pour éloigner les chiens.
- 13 Poil aux pattes.
- 14 Frottoir à allumettes.
- 15 Seau à sable avec sable et pelle (matériel de premier secours contre les attentats par explosifs).
- 16 Prise de courant pour rasoir électrique.
- 17 Boîte à édits.
- 18 Tesson de bouteille destinés à empêcher les courtisans trop familiers de s'accouder au trône.
- 19 Rétroviseur donnant au Roi le loisir de voir les courtisans conspirer derrière son trône.
- 20 Assortiment de tampons comportant les formules royales usuelles : « Car tel est notre bon plaisir » — « Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie » — « L'Etat, c'est moi » — « Tu montreras ma tête au peuple... » — « Y'a plus de saisons » — etc.
- 21 Avertisseur à trompe émettant un « pouet-pouet » teinté d'ironie lorsque le Roi s'apprête à doubler la reine d'Angleterre.
- 22 Fusil de chasse vertical pour tirer le « coup du Roi ».
- 23 Trône du Vice-Roi de Corse.



## SIMPLE ET CHIC, C'EST LE TRÔNE DES ROIS DE FRANCE

# APRES DE GAULLE LE ROI POURQUOI PAS ?

(suite de la page 49)

## bonhomie :

— Allons, pas de façons entre nous ! Appelez-moi Majesté.

— **Sire, Votre Majesté voudrait-elle faire savoir à nos lecteurs pourquoi elle retarde la venue du jour bienheureux où Elle daignera S'offrir à l'amour de Son peuple ?**

— Eh bien, si, malgré le désir unanime et pressant des Français, Nous n'avons pas encore pris officiellement en mains les rênes de ce pays, n'y voyez pas d'autre cause qu'une certaine réticence de la part du fidèle commis qui, en Notre nom, expédie depuis quelques années les affaires courantes.

— **Quoi, le Général serait hostile...**

— Je n'ai pas dit cela ! Le Général a tenu la maison en ordre pour Notre retour. Nous pensions récompenser ses loyaux services par la médaille des vieux serviteurs ainsi que par le privilège de se tenir debout derrière Notre carrosse vêtu d'une livrée à Nos armes, et d'en descendre pour Nous ouvrir la portière chaque fois que Nous solliciterait un royal besoin. Le Général préférerait une place de gardien de square. Mais un compromis est en vue.

— **Comment l'idée est-elle venue à Votre Majesté de devenir Prétendant au trône de France ?**

— Je vais vous confier un secret. D'abord, c'était le prix Cognac que je voulais. Et puis, j'ai échoué. De peu, notez bien. Alors, je me suis rabattu là-dessus. Si ça ne marche pas, je tenterai ma chance à quelque jeu télévisé.

— **Votre Majesté ne trouve-t-elle**

**le pas miraculeux cette unité des Français à vouloir le retour de la monarchie ?**

— Mais non. La royauté est en plein dans le courant de l'Histoire. La République, c'est amusant les premiers temps. Et puis, on s'aperçoit que c'est fatigant, la responsabilité. Et bien décevant, aussi. Quand l'essence augmente, le peuple souverain ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Il lui reste la consolation de se cogner la tête contre les murs pour avoir voté U.N.R. Au contraire, là où il y a un roi, on peut se dire, la conscience en paix : « C'est la faute au roi ». Tout comme les étés pourris sont la faute au Bon Dieu. L'homme a besoin d'un dieu à blasphémer et d'un roi à guillotiner. C'est pourquoi l'athéisme et la République n'ont aucun avenir.

— **En somme, Votre Majesté se considère comme un bouc émissaire ?**

— C'est cela. Je fais à la France le don de ma personne...

**Ici, le Grand Chambellan se pencha et dit quelque chose à l'oreille du comte de Paris.**

— Pardonnez-moi, on me dit que cela a déjà servi. Vous trouverez bien quelque chose d'un peu joli, dans le même genre.

— **Votre Majesté considère donc la guillotine comme la couronnement, si j'ose dire, de la carrière royale ?**

— Je dirai plutôt que l'idée de la guillotine est le cinéma du pauvre. Sous le coup de la colère, le loyal sujet imagine des prises de la Bastille. Ça le défole et ça ne va pas plus loin, parce que sa femme ne permettrait pas. Les femmes, voyez-

vous, il leur faut du sacré et du faste, et de l'altesse plein les « France-Dimanche ». En 1789, « France-Dimanche » n'existait pas.

— **Quelles seront les modalités de votre accession au trône ?**

— De la pure routine. Lorsque le Général m'aura désigné comme le seul successeur selon son cœur, les Français m'éliront Président à 99,99% des voix. Des trublions prétendront que je ne me fais élire que pour mieux étrangler la République. C'est absurde ! Comment peut-on imaginer qu'un prétendant avoué au trône de France puisse nourrir de mauvaises pensées à l'égard de la République ? Ce qui me portera au trône, c'est le vœu unanime du peuple français, clairement exprimé par le vote même qui aura fait de moi un Président, puisque mes seules références politiques sont précisément d'être prétendant au trône. Je décevrais ces braves gens si je ne me faisais pas sacrer au plus vite. L'astrologue de la Cour a déjà choisi le jour : ce sera un 2 décembre. La cérémonie sera magnifique. La Chambre Syndicale des Directeurs d'Hébergement Illustres assume tous les frais, à condition qu'il y ait au moins une idylle ou une menace de brouille chaque semaine dans la famille royale pendant toute la durée du règne.

— **Votre Majesté ne prévoit-elle pas une certaine opposition ?**

— Bien sûr, il y aura la Vendée. Ces têtes dures, toujours contrariantes, feront immédiatement un maquis chouan républicain et anticlérical. Nous fusillerons.

Que voulez-vous, qui aime bien châtie bien !

— **Votre Majesté voudrait-elle résumer pour nos lecteurs les grandes lignes de son programme ?**

— Volontiers.

Avant tout, porter au plus haut le prestige de la France. Les Russes sont tout fiers de leur fameux téléphone rouge en direct avec Washington. Washington, ce n'est pas mal, je vous le concède. Mais il y a plus haut placé. Le roi de France, vous le savez, est roi de droit divin. Quand la France sera, par moi, redevenue la fille aînée de l'Eglise, je ferai installer à Versailles un téléphone rouge en direct avec le Ciel. Si vous voulez bien me passer une expression un peu leste mais suggestive : nous aurons les tuyaux à la source. Ma cousine Elisabeth, cette hérétique, peut aller se rhabiller.

Ensuite, rétablir et honorer les vraies valeurs morales après avoir fait justice des fausses gloires chères aux régimes de basse démagogie. Les prétendus grands hommes de la République n'étaient que des voyous : Bara, un blouson noir ; Guynemer, un lâche qui descendait les Allemands par derrière ; Victor Hugo, un vieux satyre ; Savorgnan de Brazza, un marchand d'esclaves ; Mme Curie, une pyromane ; Pasteur, un vilain monsieur qui noyait ses petites victimes en disant qu'elles avaient la rage ; Blériot, un triporteur qui prétendait avoir traversé la Manche à la nage et mettait sa casquette à l'envers pour tromper ses concurrents. Clémenceau, lui, n'avait pas voté son surnom ; c'était un véritable

tigre qui avait dévoré son dompteur et s'était faufilé, grâce à on ne sait quelles complaisances, à la tête du gouvernement. Les noms de ces individus douteux seront rayés des manuels scolaires et des plaques de nos rues.

On apprendra, par contre, à vénérer Charlotte Corday, le Chevalier de Maison Rouge, Charles Maurras et Mme de Pompadour. Les noms des morts aux guerres basement utilitaires, telles celles de 1914-1918 et de 1939-1945, ne déshonoreront plus nos monuments aux morts. On gravera à la place ceux des preux tombés à la Croisade.

Le Soldat Inconnu fera place au Roi Inconnu (celui que l'on n'a pas pu identifier parce qu'on n'a jamais retrouvé la tête). L'emblème national sera naturellement le drapeau blanc, qui toujours se couvrit de gloire, notamment en juin 1940. L'hymne national sera le « Roi Dagobert ». Le 14 juillet deviendra une fête expiatoire, avec bals tristes et, sur les Champs-Élysées, procession de pénitents sans-culottes en cagoules et portant une guillotine.

— **Comment Votre Majesté envisage-t-elle les rapports du roi avec la nation ?**

— Le roi doit être proche de son peuple. Une vénérable coutume exige que tout Français puisse assister à la naissance des enfants de France. L'accouchement de la reine sera donc télévisé. De même seront télévisés chaque jour Notre petit lever et Notre petit coucher. J'ai pris des contacts à ce sujet avec des postes périphériques ainsi qu'avec les pyjamas Boussac et

certaines marques de produits pour mettre à tremper les dentiers.

Il est bon que le menu peuple participe à Nos joies. Nous ferons donner les grandes eaux aux Champs-Élysées et à la Concorde chaque fois que Nous honorerons la reine des hommages de Notre affection dynastique.

— **Quelle est la position de Votre Majesté devant la Science, la Technique, et tout ça ?**

— Le roi, c'est le progrès. Le roi, c'est aussi la tradition. Sous Notre impulsion, la France ira résolument de l'avant, fermement appuyée sur son prestigieux passé. Les Français aborderont les premiers sur la Lune dans des astronefs battant pavillon royal et dont les rames seront mues par la force musculaire de Nos galériens.

Mais c'est surtout dans le domaine de la médecine que la royauté répandra ses bienfaits. Le roi de France possède, vous le savez, le jour de son sacre, le don de guérir les écrouelles par le simple toucher. C'en sera donc fini de ce mal qui ravage les forces vives de la nation. Plus d'écrouelles, donc plus de médecins, plus d'hôpitaux, plus de Sécurité Sociale. On pourra employer l'argent à des œuvres plus constructives, par exemple à faire poser des cabinets d'aisance dans le palais de Versailles ou à prolonger la ligne Vincennes-Neuilly jusqu'à Varennes en passant par le Petit Trianon.

— **Que pense Votre Majesté de la lutte des classes ?**

— Finie, la lutte des classes ! Le roi est le père de tous ses sujets. Je rendrai la justice moi-

# APRES DE GAULLE LE ROI POURQUOI PAS ?

même, sous un chêne, au bois de Vincennes. On accrochera les plaideurs par le cou aux branches du chêne. Si la corde casse, le plaideur a raison.

On a beaucoup reproché à mes ancêtres la vénalité des offices publics et des charges. Il fallait payer pour être Garde des Sceaux ou balayeur municipal. Ces mœurs sont révolues. Tous les Français pourront accéder aux plus hautes positions. Elles seront réparties, non d'après la naissance, ce qui serait profondément injuste, car on n'est pas responsable de ce que l'on naît stupide ou intelligent, mais d'après les titres de noblesse. Système infiniment plus équitable, puisque les titres de noblesse seront en vente libre et cotés en Bourse. Nous moderniserons le Code de la Route. Chacun sera tenu de faire peindre ses armoiries sur les portières de sa voiture. La priorité appartiendra dans tous les cas au titre supérieur, de quelque direction qu'il vienne : le baron cèdera le passage au comte, le comte au duc, etc. Pas de vraie noblesse sans château. On débarrassera donc nos châteaux historiques des orphelins de l'Assistance Publique qui les encomrent, puis ils seront restitués à qui de droit.

## — Et la régionalisation ?

— Sujet qui a toute Notre attention. Nos charmantes provinces renaîtront avec leur délicieux folklore. La hiérarchie entre provinces, source d'émulation et de saines plaisanteries, sera établie avec précision : un Breton, c'est plus bête qu'un Normand, un Normand qu'un Provençal, un provincial qu'un Parisien... La Corse sera bannie du royaume

à cause de son attachement à la firme concurrente. Nous l'exilerons dans l'Océan Glacial Antarctique.

## — Votre Majesté a sans doute un plan financier ?

— C'est là où je vous attendais ! Le morne impôt sur le revenu, produit incolore des époques sans prestige, disparaîtra. Nous ressusciterons la pimpante gabelle, au nom si joli. La gabelle, vous ne l'ignorez pas, est l'impôt sur le sel Cérébos. L'usage des salières-tirelres royales sera obligatoire. On glissera une pièce dans la fente pour obtenir de quoi saupoudrer son bifteck. Le percepteur royal passera chaque mois pour encaisser le revenu des salières.

## — Le prestige royal exige que Votre Majesté se choisisse une favorite. Nos lecteurs aimeraient savoir si le choix de Votre Majesté est déjà arrêté.

— Question fort importante. Là encore, j'ai décidé d'innover hardiment. La favorite officielle sera la gagnante du concours des maisons du « Parisien Libéré ». Elle sera de surcroît proclamée miss France, car l'élu du roi ne saurait être que la plus belle fille de France. Le concours étant annuel, chaque Française aura toujours sa chance. Son temps écoulé, elle pourra, au choix, recevoir une patente de marchande des quatre saisons ou devenir la favorite du premier ministre.

## — Que pense Votre Majesté du problème de la jeunesse ?

— Les jeunes sont notre meilleur soutien. Les jeunes, c'est l'avenir. Dites-leur bien ceci : le roi, c'est la liberté. Vous n'irez à l'é-

cole que si vous le voulez. A ce moment, le Grand Chambellan murmura quelque chose à l'oreille du prince et posa devant lui un coffret marqué aux trois fleurs de lys.

— Mais je cause, je cause... Il est l'heure de mon Conseil des Ministres. Je dois prendre aujourd'hui d'importantes décisions concernant l'exercice du droit de cuissage dans Notre forêt de Boulogne.

## — Votre Majesté aurait-elle donc déjà formé Son Gouvernement ?

— Mon Gouvernement est formé depuis quarante ans. Même en exil, je ne me suis jamais considéré comme dispensé de gouverner ce pays. Je prends chaque jour les décisions que réclame la situation. Elles sont consignées dans le « Journal Officiel » du Royaume, que le plus jeune prince tire à l'aide de sa panoplie « Le Petit Imprimeur ». Je considère les lois votées par la soi-disant République comme factieuses, nulles et non avenues. La royauté n'a pas discontinué depuis le 21 septembre 1792. Vous serez peut-être étonné d'apprendre qu'en 1939 Nous n'avons pas déclaré la guerre à l'Allemagne, mais bien à l'Angleterre, et que Nous l'avons gagnée. L'Angleterre est, à cette heure, une province française, de même que le Canada, les Indes et l'Australie.

Le roi ouvrit le coffret. Il en tira une carte de l'Europe, des petits drapeaux, un cornet et deux dés, ainsi qu'un jeu de Monopoly. La famille royale s'était assise en rond sur des pilants.

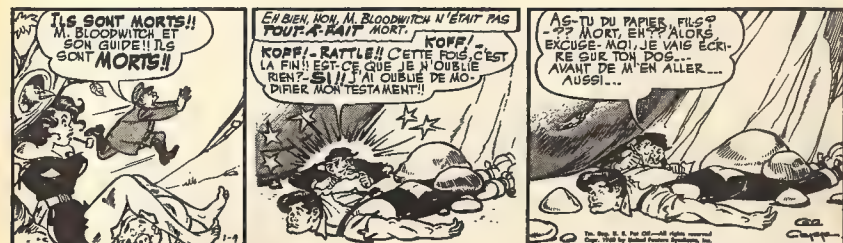
— Le Conseil est ouvert, déclara le roi.

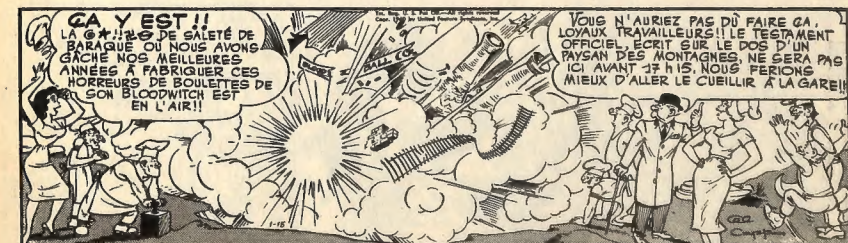
CAVANNA

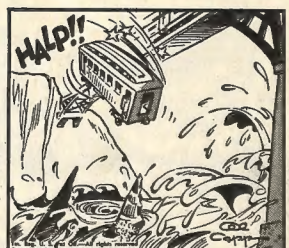
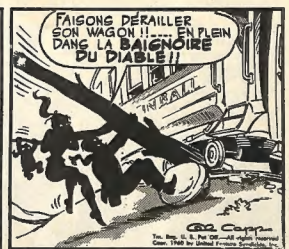
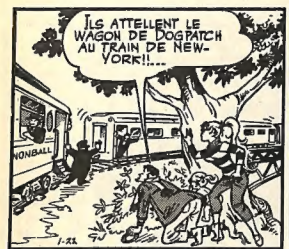
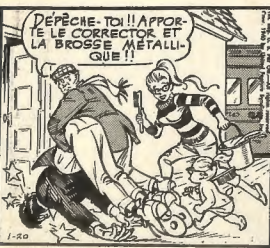
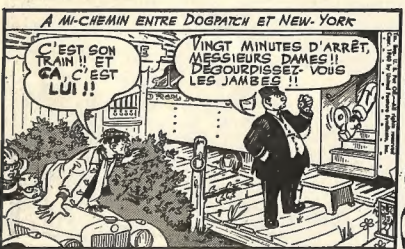
# le testament vivant

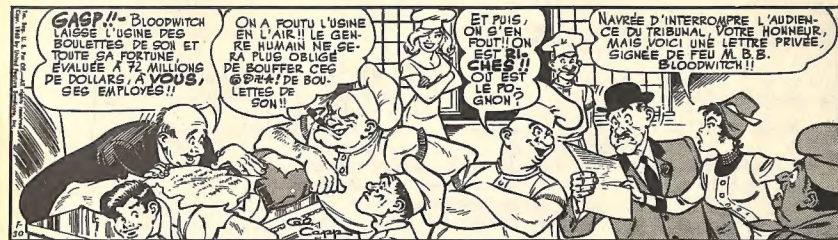
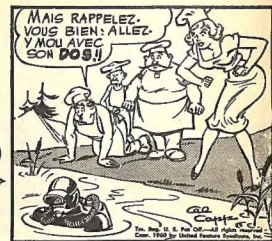


# LI' L ABNER









## le courrier de charlie

A quel endroit Charlie Brown a-t-il acheté son pull-over ?

Marguerite Duras, Paris-14

Il ne l'a pas acheté. C'est sa maman qui le lui a tricoté.

Je retrouve dans « Charlie » des choses que j'avais déjà lues dans la revue italienne « Linus ». Quels sont vos rapports avec « Linus » ?

Agnès B. - 06 Menton

Nos rapports avec « Linus » sont des rapports d'amitié. Quand nous allons à Milan, Gandini nous invite à manger des nouilles. Quand il vient à Paris, nous l'emmenons à « La petite source », boulevard Saint-Germain, manger des frites. A part ça,

pour les lecteurs qui l'ignoreraient, « Linus » est une excellente revue italienne de bandes dessinées. Il se pourrait bien qu'elle ait été la première en Europe à les publier correctement. Les amateurs y trouvent, depuis bientôt cinq ans, outre les Peanuts et L'I Abner, pratiquement toutes les bandes dessinées de quelque intérêt déjà publiées de par le monde (y compris dans « Hara-Kiri »). La présentation et la traduction en italien sont fort bien faites. « Linus » publie en outre des interviews et des études dont on trouve rarement l'équivalent en France, où la critique de la bande dessinée est encore au stade où en était la critique de jazz quand Panassé passait pour un oracle. Cela dit, « Linus » et « Charlie » sont deux revues absolument indépendantes l'une de l'autre. « Charlie » se veut

d'ailleurs plus un journal d'humour qu'une revue de bandes dessinées.

Qui est Mœbius? Où peut-on trouver ses dessins?

René Pradal, 38 rue de l'arbalète Paris-5

On peut trouver des dessins de Mœbius dans les « Hara-Kiri » d'il y a six ans. C'est d'ailleurs là que nous sommes allés chercher ceux que nous avons publiés car il n'y en a nulle part ailleurs. En effet, Mœbius est un feignant. Nous publierons les autres pages qu'il a faites (sept ou huit), puis nous essaierons de lui en faire faire d'autres. Il nous a déjà mollement promis d'y penser.

## la bibliothèque de charlie

CABU : Le grand Duduche (éditions Dargaud)

CAVANNA : 4, rue Choron (édition Hara-Kiri)  
Cavanna (éd. Julliard. Coll. Humour Secret)

GEBE : Rue de la Magie (éd. Losfeld)  
Berck (éd. Hara-Kiri)

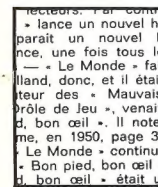
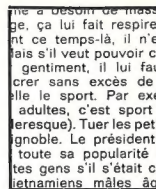
MAURICE : Les 32 positions de l'androgynie (J.J. Pauvert)  
HENRY : Trente ans de dessins (J.J. Pauvert)

WOLINSKI : Album « Bizarre » n. 42 (J.J. Pauvert)  
Histoires lamentables (éd. Hara-Kiri)  
Ils ne pensent qu'à ça (ed. Denoël)  
Je ne pense qu'à ça (J.J. Pauvert)  
Je ne veux pas mourir idiot. Dessins (Denoël)  
Je ne veux pas mourir idiot. Théâtre (J.J. Pauvert)

A paraître dans le courant du mois aux éditions de l'Or du Temps (Régine Desforges):

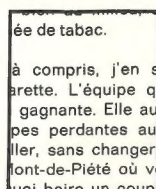
WILLEM : Le libido (puzzle)

WOLINSKI : Jeu de l'oie (jeu)



# bête et méchant HARA-KIRI HEBDO

PROLONGEMENT HEBDOMADAIRE DU MENSUEL HARA-KIRI • TOUTS LES LUNDIS • N° 5 • LUNDI 3 MARS 1969 • 1 F



SI VOUS AVEZ EMPLOYÉ CETTE AFFICHE, VOUS ÊTES DIGNES D'ÊTRE VOTÉ LE MEILLEUR DU THÉÂTRE DES ARTS, 60 rue ROCHEREAU, SI VOUS NE SAVEZ PAS, VOUS N'ÊTES PAS DIGNES. MAIS DE VOUS LAISSER QUAND MÊME ENTRER. IL FAUT DE TOUT POUR FAIRE DU PUBLIC.